

I  
UN ÉVÊQUE <sup>(1)</sup>

---

I

La littérature religieuse proprement dite ne compte plus aujourd'hui chez nous que de rares représentants. Notre époque tend de plus en plus à la ramener soit à la forme philosophique, soit à la forme historique. Les *Oraisons funèbres* de Bossuet, les *Sermons* de Bourdaloue, l'*Introduction à la vie dévote* et les *Pensées* sont là cependant pour nous prouver que cette littérature existe bien par elle-même, en dehors de l'argumentation ou du document, et qu'elle a son domaine propre. Elle peut se définir : l'expression directe du sentiment religieux. Son efflorescence admirable au

(1) Étude mise en tête du recueil des pages choisies de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier : *Trente-cinq ans d'épiscopat* (librairie Plon). — Mgr de Cabrières n'était pas encore cardinal à cette date.

cours de notre dix-septième siècle prouve aussi combien notre idiome se prêtait aisément à ce genre auquel nous devons tant de chefs-d'œuvre de notre âge classique. Notre langue est, comme notre race, pénétrée, pétrie de catholicisme. Nous enlever cette religion de nos origines et de nos dix siècles d'histoire, c'est proprement nous dénaturer. Besogne meurtrière à laquelle il semble parfois que notre pays se voue dans des accès d'une sorte de psychose collective. Ces véritables impulsions au suicide — certaines erreurs adoptées par la majorité équivalent à la mort certaine — se traduisent par bien des signes. C'en est un que cet appauvrissement d'un filon, si riche, il y a un demi-siècle seulement : Ozanam composait son *Dante*, Lacordaire ses *Conférences de Notre-Dame*, Eugénie de Guérin son *Memorandum*, et Bonald, Chateaubriand, Lamartine vivaient encore!

Voici cependant un livre qui atteste que cette veine, si féconde jadis et si glorieuse, n'est pas épuisée. Ce n'est qu'un recueil de morceaux choisis. Mais, pour continuer la comparaison, ces pépites d'or permettent de calculer l'opulence de la mine où elles ont été prises. Sous ce titre : *Trente-cinq ans d'épiscopat*, un prêtre très distingué, M. le chanoine Granier, supérieur du petit séminaire de Montpellier, a réuni une série d'extraits empruntés à l'œuvre immense de son vénérable évêque Mgr de Cabrières. Oui. Œuvre immense et dont le simple catalogue n'occupe pas moins de vingt-trois pages de ce volume, mais œuvre d'action apostolique, et,

si l'on peut dire, professionnelle, œuvre d'un prêtre qui a su, comme disait fortement La Bruyère, « s'oublier soi-même dans le ministère de la parole sainte. » Elle consiste toute en lettres pastorales, en mandements, en allocutions, en éloges funèbres, en panégyriques. Depuis l'année 1874 que Mgr de Cabrières occupe le siège épiscopal de Montpellier, aucun événement de quelque importance ne s'est accompli sans qu'il ait fait entendre à son clergé et à ses ouailles une parole destinée à en dégager la haute signification. Tout lui a été prétexte à interroger en lui-même et à susciter autour de lui la conscience religieuse. Tantôt c'était l'ouverture de graves débats parlementaires, tantôt quelque remarquable anniversaire, celui du sixième centenaire de l'Université de Montpellier, la commémoration des Etats Généraux du Languedoc, celle des Etats du Dauphiné. D'autres fois, c'était un soudain désastre public : une inondation, une grève, l'assassinat du président Carnot, la mort du président Faure, ou bien un deuil local, la disparition par exemple de ce savant et de ce juste regretté, même aujourd'hui, dans tout le Midi, le docteur Combal. D'autres fois l'inauguration d'une statue, une cérémonie comme celle qui eut lieu dans l'église des Carmes, en expiation du massacre de 1792. Ces circonstances si diverses ont trouvé l'évêque de Montpellier prêt à prononcer les mots nécessaires. Ecrivain autant qu'orateur, il a bien rédigé tous ces discours. On dirait qu'appelé sans cesse d'un travail à un autre, il

n'a jamais eu le loisir de coordonner, en les unissant, les chapitres épars du vaste traité d'apologétique et d'édification qu'il composait ainsi à même la vie, à même le service des âmes, et l'on dirait encore que cet infatigable ouvrier estime n'avoir pas peiné assez. Ecoutez-le faire son examen de conscience dans la lettre écrite à propos de son jubilé : « Aussi, quand le jour baisse à l'horizon d'une existence sacerdotale et épiscopale, quand s'étendent sur elle les premières ombres qui annoncent l'arrivée prochaine de cette nuit mystérieuse durant laquelle personne ne peut plus travailler; quand viennent les moments doux et graves, que le saint cardinal Manning appelait, d'un nom si poétique, *le soir de la vie*, alors la pensée du vieil évêque, du vieux prêtre se remplissent d'images, dans lesquelles ils retrouvent tous deux leurs jours anciens, le souvenir de leurs années évanouies, la mémoire toujours récente de ceux qu'ils ont connus et aimés. Ils voient mieux le bien qu'ils auraient pu faire, celui qu'ils ont omis, tout ce qui a manqué à leurs œuvres. Ils entendent la plainte de ceux que leur ministère n'a pas atteints, ou qu'il a laissés froids et opiniâtres dans le péché. Quel sujet de larmes! Ils voient aussi, ils entendent peut-être les cantiques de ceux à qui leur parole a été une lumière bienfaisante, une rafraîchissante rosée; et ils espèrent que la gratitude de ces élus leur sera une protection efficace contre la divine Justice... » Avais-je raison de dire tout à l'heure que la grande littérature religieuse n'est

pas tarie chez nous? Cette page est d'hier, elle vaut celles des maîtres illustres d'autrefois.

Toutes les personnes qui s'intéressent aux choses de l'Eglise ont lu quelques-unes des innombrables brochures que l'évêque de Montpellier a publiées ainsi d'année en année, presque de saison en saison. Toutes ont certainement déploré que tant de morceaux éloquentes fussent disséminés de la sorte et presque introuvables, sitôt le premier moment passé. Ce regret s'est accru quand le vœu unanime des évêques de France investit Mgr de Cabrières du redoutable honneur de prendre la parole, au nom de l'épiscopat tout entier, dans la basilique de Notre-Dame, au lendemain de l'assemblée plénière de 1906. Un de ceux qui le virent en chaire ce jour-là lui appliquait le mot de Saint-Simon sur Fénelon : « Il fallait effort pour cesser de le regarder, » tant ce frêle vieillard, mais qui portait en lui pour quelques instants l'Eglise de France, était imposant et pathétique de dignité frémissante. Son énergique et fin profil se détachait sur le sombre pilier avec un relief de médaille. Du corps presque fluet sortait une voix ample et puissante qui proclamait en termes inoubliables le pacte de l'avenir : « Le Concordat signé par des hommes peut être anéanti. Un autre prendra la place : ce sera le Concordat entre Dieu et le peuple. » Les auditeurs, saisis par cette éloquence si ferme, si sévère et si attendrie, si humaine, se demandaient les uns aux autres : « Où peut-on lire ses autres discours? » Il leur paraissait incroyable que, de

nos jours, un si beau talent fût uni à une telle modestie et si peu soucieuse de gloire littéraire. Les sollicitations de M. le chanoine Granier ont, sinon vaincu, au moins fait céder cette indifférence du pieux orateur. M. Garnier nous apporte aujourd'hui, à défaut de l'œuvre d'ensemble, un choix judicieusement fait de ses portions les plus essentielles. Il a classé sous les sept chefs suivants ces fragments d'inégale longueur, mais d'égale importance: *Notes personnelles, Œuvres pastorales, Pages historiques et sociales, Panégyriques, Eloges funèbres, Pages littéraires, Pensées diverses*. Quoique les sujets en soient d'une grande variété, ces morceaux s'ajustent les uns aux autres par l'unité profonde de leur inspiration. Ils se complètent, ils s'éclairent. La physionomie intellectuelle de l'Évêque qui les a prononcés s'en dégage en traits saisissants. J'en voudrais marquer quelques-uns. Ce sont les traits mêmes que l'on rassemblerait, on le verra, si l'on imaginait de tracer un portrait idéal du grand écrivain religieux.

## II

Ce qui domine dans ce recueil, le sentiment qui circule à travers toutes les phrases, pour leur donner comme un coloris général, c'est d'abord cette vénération que le positiviste Auguste Comte, très

lucide observateur sur ce point de psychologie, plaçait à la racine même de la culture religieuse. Mgr de Cabrières est un *traditionniste*, s'il est permis de créer un mot qui manque à la langue. Celui de *traditionaliste* existe bien et en toute autre occasion j'ai l'habitude de m'y tenir. Il risquerait de prêter ici à une équivoque, l'Église ayant condamné sous ce nom l'hérésie qui fait dépendre uniquement la pensée de l'enseignement par la parole. Les raisons profondes de ce traditionnisme doivent être cherchées dans une sûre et forte doctrine. Mais les impressions de son enfance et de sa jeunesse y avaient préparé l'Évêque. Les *notes personnelles* réunies dans ce livre nous révèlent l'atmosphère familiale où il a grandi. Sorti d'une lignée dans laquelle le culte de l'honneur était héréditaire, élevé noblement et pieusement, il n'eut qu'à se conformer aux exemples des siens pour être ce qu'il est. La force du passé lui est apparue, et autour de lui, et en lui, dès le premier regard jeté sur le monde. Son traditionnisme a pris là sa source sacrée. Il l'a reconnu et proclamé quand, sur le cercueil du général O'Neil, il a réfuté, en des termes si justes et si vrais, le plus dangereux des sophismes contemporains, celui qui consiste à investir chaque génération d'un droit absolu sur le legs d'idées et de coutumes transmis par les aïeux : « La conscience proteste. Elle affirme que la tradition repose sur cette pensée qu'une chaîne, invisible, impalpable, mais réelle, subsiste entre les membres d'une même famille, et

que c'est là un des plus fermes appuis de la morale et de la grandeur des nations. *On est responsable de son nom en arrière comme en avant de soi*, et au lieu d'un individualisme farouche, qui isole chaque homme dans une sorte de désert, on voit, au contraire, on touche, pour ainsi dire, de la main, les nœuds sacrés qui unissent entre elles les générations les plus éloignées, qui les rassemblent en faisceaux et composent avec elles la durable unité d'un grand peuple... » La phrase que j'ai soulignée, si forte de raccourci et d'un serré à la Tacite, est un bon spécimen de la manière de l'écrivain. Il excelle à ces formules ramassées, qui décèlent une autre source de son traditionnisme, la source profane, une éducation telle que la donnait la vieille Université, nourrie aux lettres latines et grecques. L'évêque a voulu, lors de ces fêtes de son jubilé que je rappelais, associer à cette cérémonie le souvenir de deux anciens élèves de l'École normale dont il avait été l'élève, M. Germer-Durand et M. Jules Monnier. Il a vanté leur influence pénétrante « qui s'insinuait peu à peu jusqu'aux moelles, » dit-il, « et qui nous imprégnait à la fois d'un amour délicat pour les lettres humaines et d'une admiration passionnée pour l'Idéal chrétien. » A l'accent dont il parle de ces maîtres, après plus d'un demi-siècle, on devine un cœur et un esprit possédés par le culte, le sentiment, la présence plutôt du passé. Il le chérit, ce passé, il le vénère, je reprends le mot, dans les aspects du pays qui l'a vu naître, aussi bien que dans les figures disparues de ceux qui

l'ont précédé, comme il aime à le dire encore : « dans la voie de toute chair. » C'est pour cela que, venu d'un point de l'horizon intellectuel si différent, il se trouve sans cesse marcher dans la même ligne d'idées que l'auteur des *Morts qui parlent*, par exemple, et que celui des *Déracinés*. Du fond de son évêché de Montpellier, le prélat, si étranger, croirait-on, au mouvement de cette époque, rejoint ainsi les plus nouveaux de nos artistes littéraires, les chefs de file de toute une part de la génération nouvelle. C'est que le traditionnisme est vivant et actif chez Mgr de Cabrières, comme il l'est chez eux. Il ne s'agit pas là d'un fétichisme rétrospectif qui tiendrait l'esprit hypnotisé devant ce qui fut et ne sera plus jamais. Ce qui possède un Vogüé, un Barrès, un Mgr de Cabrières, c'est au contraire un sens réaliste de cette loi d'évolution dont se réclament sans cesse ceux qui la comprennent le moins, ces novateurs à tout prix, déjà qualifiés par saint Augustin du nom d'*eversores*, les ravageurs. Il en est du monde de ces espèces sociales qui sont les familles et les nations comme du monde des espèces animales : leur effort le plus intime est de durer. Si elles évoluent, c'est pour s'adapter, pour conserver les éléments essentiels de leur être en modifiant la mise en œuvre de ces éléments d'après le milieu. La loi d'évolution enveloppe en elle une loi de constance. Le traditionnisme consiste à saisir l'une et l'autre, et l'une à travers l'autre. Nous ne devons changer qu'en nous appuyant sur des forces qui, elles, ne changent pas.

Seuls les vénérateurs du passé sont les initiateurs féconds de l'avenir.

## III

M. le chanoine Granier a su grouper les pages choisies de Mgr de Cabrières de façon à bien illustrer cette grande vérité peu connue. A feuilleter ces pages, un second trait se précise. Cet Evêque, si profondément imbu du sens d'autrefois, est en même temps un homme que tourmente un sens aigu et singulièrement perspicace des besoins de la société moderne. Ses lettres pastorales et ses mandements trahissent un souci toujours éveillé des nécessités actuelles. Il est, par sa seule existence, la vivante preuve de l'erreur de diagnostic commise par les modernistes qui ont cru devoir opposer les enfants de la tradition aux enfants de l'esprit nouveau. Lisez dans ce recueil le morceau sur *la Science et les Devoirs des savants*, et celui qui le précède sur *l'Enseignement supérieur*. Admirez avec quelle netteté ce grand Evêque a défini l'esprit critique, propre à notre siècle, « ce besoin de reviser les jugements qui paraissaient acquis et de les reviser sur des pièces postérieurement et méthodiquement rassemblées » ; avec quelle simplicité courageuse il accepte, il éprouve lui-même cet appétit des certitudes démontrées : « Les chrétiens, liés au

service de la vérité par la recommandation expresse de leur divin Maître, doivent être les premiers à vouloir partout faire la lumière... » De quel esprit il salue ces âmes « loyales et candides, » et dont « l'impulsion intime ne va qu'à la Science elle-même, sans prétendre d'avance se garantir contre la conclusion que la Science dictera ! » D'où lui vient cette tranquillité à l'égard du libre esprit de recherche et d'examen, sinon de la tradition même ? « Nous allons librement, » s'écrie-t-il, « dans le champ de l'histoire, avec la conviction que nul document, inédit ou inconnu, s'il est réellement authentique, ne nous obligera à chercher des excuses ou des palliatifs, pour la conduite de l'Eglise, en tant que société religieuse gouvernée par sa hiérarchie légitime. » Et ailleurs : « Ce serait une étrange folie que de voir une conquête dans la déclaration d'un divorce absolu entre le dogme révélé et l'intelligence de l'homme. *Le suicide n'est pas un progrès, pas plus que la mort n'est un privilège.* » S'il n'a pas peur de la Science, il n'a pas peur davantage des problèmes soulevés par l'accession des masses à la vie publique. De cette même main qui a écrit de si belles pages sur les familles qui ont su durer et leur héritage d'honneur, il en a écrit de non moins belles sur « la noblesse et la condition de l'ouvrier ». Comme il se réjouit que « nom d'ouvrier soit devenu populaire et respecté » ! Avec quelle énergie il proclame qu'« être chrétien c'est estimer les humbles et les pauvres. C'est concevoir que tout homme a le droit

d'être appelé à jouir des moyens les plus favorables de développer ses facultés. C'est travailler à garantir à tous les hommes, dans la mesure des lois divines et de la justice sociale, l'entier et plein exercice de la liberté... » Combien cet amour du prolétariat est profond chez lui, ne l'a-t-il pas prouvé, mieux que par des paroles? Vous vous rappelez son geste magnifique, lors de la redoutable manifestation que firent, à Montpellier, en 1907, les fédérés de la viticulture? Cette foule innombrable et surexcitée remplissait la ville. L'armée était sous les armes, prête à la répression sanglante ou à la rébellion contre les chefs. Comment le savoir et quelle alternative! Le soir tombait. Où loger ce peuple que l'on sentait soulevé par le ferment révolutionnaire et prêt à s'exaspérer : « Qu'on leur ouvre toutes les églises, » dit Mgr de Cabrières, « qu'ils s'y abritent et qu'ils y dorment! La maison de Dieu, c'est la maison de tous. » Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants eurent ainsi un gîte, pendant cette nuit qui s'annonçait comme si dangereuse et qui s'écoula si calme. Ce n'était pas un asile seulement que leur Evêque leur donnait, c'était un enseignement. Ils le comprirent avec cet instinct de l'âme populaire, capable de très hautes choses comme elle l'est de très basses, selon qu'elle répond à un appel magnanime ou scélérat. Les fédérés reconnurent par un respect égal cette hospitalité d'un prélat dont ils se sentaient respectés. Aucun tumulte. Aucune profanation. Ils voulurent eux-mêmes avoir fait la

police de ce repos pris en commun qui se termina par une manifestation touchante. Ils tinrent à honneur de rendre les églises comme ils les avaient reçues. Ceux devant qui les autorités tremblaient firent au matin la toilette de ces saints édifices qui les avaient protégés. Geste aussi noble dans sa simplicité que le geste de l'Evêque! Les ennemis des tyrans qui ruinent la France avec des phrases de démocratie avaient deviné dans Mgr de Cabrières un ami sincère des déshérités. Les Grecs avaient créé le beau mot de *δημοφελής*, celui qui est utile au peuple, pour caractériser le zèle efficace des bons citoyens. C'est exactement le contraire du funeste mot : *δημοκρατικός*, celui qui veut donner le pouvoir au peuple.

## IV

De telles décisions dans des heures pareilles ne viennent pas uniquement de l'intelligence. Mais comment séparer, dans un véritable prêtre, l'intelligence et le cœur? La charité, cette vertu sacerdotale par excellence, échauffe de sa flamme ce talent si traditionnel et si moderne de Mgr de Cabrières. Une sensibilité pieuse et passionnée anime ses phrases et leur donne par moment ce charme virgilien, si mêlé de christianisme déjà que le grand visionnaire catholique a voulu prendre Virgile

pour guide dans son redoutable pèlerinage d'outre-tombe :

*Tu duca, tu signore, e tu maestro...*

J'indiquerai à ceux qui goûtent la grâce tendre du poète antique la page consacrée par Mgr de Cabrières au tombeau de la mère Françoise-Eugénie de Malbosc, prieure de l'Assomption : « ... Sa tombe est au couvent de Saint-Dizier, dans un endroit reculé du parc, béni pour servir de cimetière. Un pied d'églantine fait monter ses branches autour de la grande croix de pierre blanche, et sur la terre qui recouvre les restes de la pieuse mère, au milieu des violettes et des pervenches, on a planté un rosier. Chaque année le printemps sourit sur cette tombe, à côté de la croix. *Dans sa couche de fleurs et de gazon, affranchie de la souffrance, délivrée de la lutte, pliée dans sa robe de religieuse, le crucifix entre les doigts, elle a laissé les dépouilles de son corps, sanctifié par le travail, la pénitence et la douleur!...* » Lisez encore ces lignes sur la sépulture de Henri de la Rochejaquelein, enseveli avec son meurtrier. « Comme si jusque dans la mort La Rochejaquelein eût exercé le charitable office de sa compassion généreuse, il offrit dans son lit funèbre une place à celui qui venait de le frapper. Ni les hommes ni le temps n'ont brisé cette mystérieuse alliance, et même dans le tombeau de ses ancêtres, Henri mêle encore aujourd'hui sa cendre avec celle du soldat républicain. Ils attendent ensemble le grand réveil

de la résurrection. *Sur les lèvres du général chrétien, le baiser du pardon ne s'est pas refroidi!...* » Il ne s'est pas refroidi non plus sur cette bouche éloquente d'apôtre. Il l'a bien prouvé lorsque appelé à prononcer un discours, en 1888, dans l'église de Saint-Bernard, à Romans, pour commémorer les Etats du Dauphiné, où son grand-père a siégé, il évoqua tour à tour les ombres de l'archevêque de Vienne, président de cette assemblée, celles de Clermont-Tonnerre, de Virieu, de Brissac, de Mounier. Allait-il oublier Barnave, coupable pourtant d'avoir prononcé, à l'occasion des assassinats de Foulon et de Berthier, la sinistre parole, devenue la devise même de la Terreur : « Le sang qui vient de se répandre était-il donc si pur ? » Répétez-vous ces mots affreux, pensez à la destinée de celui qui les a laissés échapper, puis écoutez l'Évêque absoudre cet égarement d'une minute, racheté depuis par tant de courage : « Et vous enfin, Barnave, plus ardent, plus violent, vous qui aviez un jour osé regarder le sang innocent couler sans en frémir, malgré cette faute, je vous salue. Vous étiez mobile, comme cette nation française à laquelle vous rendiez cet hommage qu'elle sait mieux aimer que haïr. Vous avez regretté la paix de vos foyers, la tranquillité de votre existence de province; vous avez courageusement exposé votre vie pour détourner les dangers que vous aviez imprudemment attirés sur des têtes royales; et, devant la perspective de la mort, vous n'avez demandé d'autre récompense que de baiser la main

d'une femme dont vous aviez peut-être soupçonné la vertu et méconnu le caractère! *Votre âme était capable de monter plus haut que vos talents.* Comme Mme Rolland, vous avez, en mourant, demandé compte à la liberté des terribles déceptions auxquelles son culte vous condamnait. Puisse la paix du ciel vous avoir répondu, en vous dédommageant des douleurs de la terre... » Il passe dans ces phrases émues un peu du souffle qui rend sublime le sixième livre de l'*Enéide*, cette mélancolie devant l'interruption brutale d'un noble effort, cette pitié pour de hautes facultés brisées en plein élan de leur belle croissance, si bien rendues par les vers célèbres :

*Ostendent terris hunc tantum fata neque ultra  
Esse sinent...*

Et n'est-ce pas une autre note du génie virgilien que vous rappelle cet autre morceau? Je l'emprunte au panégyrique du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, prêtre de la Mission et martyr. L'orateur vient de nous dire qu'à six ans, Jean-Gabriel gardait le troupeau de son père. Se souvenant de ce que racontent les marins sur leurs impressions quand ils se voient seuls entre l'infini des cieux et celui des flots, il se demande s'il n'en est pas de même des bergers : « Dieu, » continue-t-il, « dans l'humilité de leur condition, semble avoir mis un puissant attrait, qui les sollicite à contempler avidement les mystères de la vie. Ils portent sur le visage je ne sais quelle empreinte

méditative et mélancolique, et tandis qu'ils marchent au milieu de leurs brebis et de leurs agneaux, on dirait que leurs pas traînants, leurs épaules courbées, leurs regards voilés, témoignent d'une sorte de lassitude intérieure causée par la tension constante de l'esprit. » C'est le *tristis arator* des *Géorgiques*, et c'est un Millet, un tableau tracé en quelques touches sobres et justes, sans recherche du pittoresque, mais avec un art exquis comme l'âme qu'il manifeste et qu'il soulage.

#### IV

Ce culte fervent du passé, cette inquiétude passionnée des questions contemporaines, cette sensibilité si vibrante s'harmonisent et s'équilibrent dans le talent de l'Evêque de Montpellier par l'action, toujours visible chez lui, de la discipline intérieure. C'est le caractère qui distingue la grande littérature religieuse de la grande littérature profane. La religion est, avant tout et par-dessus tout, un ordre. Fondée sur la croyance profonde que l'existence humaine a un sens, que nos puissances de raison et d'amour émanent d'une suprême intelligence et d'une suprême bonté, elle nous fait participer au rythme éternel que le Principe régulateur imprime à l'uni-

vers. Elle nous montre en nous une image de Dieu dégradée et qu'elle nous invite à restaurer avec l'aide et à la ressemblance du Médiateur. Cette lumière jetée sur notre destinée nous fait aussitôt sentir le prix de l'obéissance à la loi, qui devient non plus l'aveugle nécessité d'une nature sans conscience, mais la volonté même du Père céleste. La domination de nous-même est la condition essentielle de cette obéissance. Quand ce premier appel à la discipline est suivi d'un autre, quand la responsabilité sacerdotale s'ajoute pour l'aggraver à la responsabilité individuelle, cette surveillance de ses énergies devient pour l'âme religieuse une si constante préoccupation et si fervente que ses moindres pensées en prennent comme une solennité secrète. Ainsi s'explique la qualité singulière de la prose écrite par les maîtres de la chaire ou de la méditation chrétienne. Elle est tellement inhérente à cette sorte de littérature, cette qualité, que nous la retrouvons dans un Newman aussi bien que dans un Lacordaire, et dans un saint Augustin comme dans un Bossuet. Les différences des pays et celle des siècles n'y font rien. Tous les mandements et tous les discours de Mgr de Cabrières rendent ce même son d'une éloquence réfléchie et contenue, échappée d'une âme toujours prête à l'oraison, et dont la fougue intérieure n'est jamais un enivrement et un déchaînement. Nous autres, les enfants du siècle, nous avons grandi dans une autre atmosphère. Les plus beaux génies de notre époque, ceux dont notre jeunesse s'est le

plus avidement nourrie, sont aussi ceux qui ont le plus abusé de la vie et de leurs propres dons. Nous ne sommes guère habitués à séparer l'idée du génie littéraire et celle de la passion poussée jusqu'à la destruction de soi-même et des autres. Aussi sommes-nous frappés d'étonnement d'abord, puis d'une admiration respectueuse, en prenant contact, comme dans ce livre, avec une pensée à la fois enthousiaste et équilibrée, brûlante et pure, hardie et soumise, et en constatant que cette pensée se trouve être celle d'un très remarquable artiste littéraire. Nous devinons que c'est là un résultat obtenu par un long et persévérant effort. Une volonté soutenue par une foi profonde a pu seule imposer cette règle à une sensibilité, toute voisine de la nôtre, nous le reconnaissons à tant de signes. L'évêque qui ne craint pas de citer Alfred de Musset,

Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie,

pourrait dire, lui aussi, comme ce Lacordaire qu'il a merveilleusement pénétré : « Ce siècle dont j'ai tout aimé! » Mais, comme Lacordaire, il a su résister à la tentation, à ce goût passionné de sentir, *libido sentiendi*, dont parlait déjà l'apôtre. La sérénité d'une âme qui se tient en main, comme un cheval de race ardent et dompté, achève de donner à la figure morale de Mgr de Cabrières, telle qu'elle se révèle dans ces pages choisies, une noblesse extraordinaire. Il s'est peint lui-même sans le savoir, dans le parallèle saisissant qu'il a

institué entre le pur et transparent Lacordaire précisément, et le toujours admirable mais toujours énigmatique Chateaubriand. « Personnalité hautaine et dédaigneuse, » dit-il de celui-ci, « tourmenté par le besoin de dilater son âme dans l'infini, mélancolique et désenchanté, portant en lui-même une flamme qui consumait les autres souvent sans le brûler lui-même, avide de pouvoir, de grandeur, d'absolu et trouvant vite, jusque dans lui-même, la limite et la fin de tout... » Et par contraste : « Plus heureux que le maître illustre à la suite duquel il se laissait emporter à des allures de style si libres, si hardies, si aventureuses et qui lui avait communiqué, avec le don d'une harmonie presque musicale, le secret de s'approcher sans la franchir de la limite indécise où la prose confine à la poésie, le P. Lacordaire a mis plus d'unité dans sa vie. Il n'a jamais eu le triste loisir de regarder à ses pieds passer sa dernière heure. Il a connu la sérénité, la résignation, la douceur. *Il n'a jamais fait verser d'autres larmes que celles de la pénitence...* » Trait si délicat et si profond qu'il résume l'éthique et l'esthétique des grands écrivains religieux ! Et que Mgr de Cabrières en soit un, qu'il représente parmi nous, entre autres traditions, celle des évêques de notre dix-septième siècle, aussi bons ouvriers de style qu'ils étaient bons ouvriers d'âmes, toutes les pages de ce livre en témoignent. Remercions M. le chanoine Granier de nous l'avoir donné. A une époque où la vieille Eglise de France est

attaquée de toutes parts, il était opportun de montrer une fois de plus quels talents elle recèle, trop peu connus parce qu'ils ont voulu servir et non briller. Celui-ci est de tout premier ordre. J'aurais voulu être mieux qualifié pour le dire.

1909.